

Quintus Cicéron et Lucrèce

Aux sources du fragment transmis par Ausone

Par Pierre-Jacques Dehon, Bruxelles

L'unique fragment poétique qui nous soit parvenu sous le nom de Quintus Cicéron (*Fr.* 1–20 Blänsdorf) a été conservé par Ausone: celui-ci l'a cité dans ses *Églogues* (*Opusc.* 13,25), sans doute pour inviter le lecteur à le comparer à une de ses pièces, de sujet analogue, l'*Églogue* 16 (*Opusc.* 13,16). A. H. Mamoojee¹, qui s'est livré à une analyse détaillée des vers attribués par le Bordelais à Quintus, a démontré qu'il n'était pas fondé de lui en refuser la paternité, laquelle n'est plus remise en question dans les éditions récentes². La date exacte de composition est évidemment inconnue. Néanmoins, nous verrons qu'un examen attentif du morceau, à défaut d'autoriser une datation pointue et définitive, donne une idée assez précise des influences qui se sont exercées sur lui, de la mouvance dans laquelle il se situe et, partant, du contexte dans lequel il a dû voir le jour.

Pour commencer, je rappellerai que Mamoojee³, en étudiant de près le lexique et les images mis en œuvre dans le fragment, a pu établir que la principale source d'inspiration de Quintus Cicéron dans ce passage n'étaient pas les *Phénomènes* d'Aratos, mais la traduction latine effectuée par son frère Marcus. Ce premier élément est important: comme Cicéron affirme qu'il était *admodum adulescentulus* (*Nat. deor.* 2,104) lorsqu'il adapta l'œuvre d'Aratos, il devait être âgé alors d'environ dix-sept ans; aussi est-il raisonnable de penser, avec V. Buescu⁴ et J. Soubiran⁵, que les *Aratea* cicéroniens remontent aux environs de 90/89 av. J.-C. Ceci constitue un *terminus post quem* pour la rédaction des hexamètres de Quintus.

Au terme de sa recherche, Mamoojee⁶ concluait que Quintus ne disposait que des vers de son frère comme modèle de poésie astronomique latine. Sur ce

1 «Quintus Cicéron et les douze signes du Zodiaque», in: J.-B. Caron/M. Fortin/G. Maloney (éd.), *Mélanges d'études anciennes offerts à M. Lebel* (Québec 1980) 249–250. 255–256.

2 Voir E. Courtney, *The Fragmentary Latin Poets* (Oxford 1993) 179–181 et J. Blänsdorf, *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium* (Stuttgart/Leipzig³ 1995) 181–183.

3 *Op. cit.* (*supra* n. 1) 249–255; cf. déjà les rapprochements établis par M.-R. Jonin, «Cicéron et les *Aratea*», *AFLNice* 21 (1974) 255–258 et, plus récemment, Courtney, *op. cit.* (*supra* n. 2) 180–181.

4 *Cicéron. Les Aratea* (Hildesheim³ 1966) 28–29.

5 *Cicéron. Aratea. Fragments poétiques* (Paris 1972) 9–16; cf. éventuellement Fr. Plessis, *La poésie latine (de Livius Andronicus à Rutilius Namatianus)* (Paris 1909) 190–191.

6 *Op. cit.* (*supra* n. 1) 256.

point, je crois pouvoir avancer que le critique canadien fait fausse route. L'auteur de notre fragment a manifestement puisé une partie de son vocabulaire et de son imagerie dans un autre poème scientifique contemporain: le *De rerum natura* de Lucrèce⁷, lui-même redevable aux *Aratea* de certains éléments de son expression artistique⁸. Le morceau de Quintus présente avec le *De rerum natura* diverses correspondances formelles, parfois combinées à des emprunts cicéroniens. Les voici:

aux v. 2 (*Curriculumque Aries aequat noctisque dieique*) et 8–9 (*aequatque diurna / Tempora nocturnis ... Libra*), la description des équinoxes offre des analogies avec le modèle cicéronien (*Phaen.* 33,287–288 Soubiran: *sol ... / Exaequat spatium lucis cum tempore noctis*)⁹, mais aussi avec une représentation de Lucrèce (5,687–688: *ubi anni / Nodus nocturnas exaequat lucibus umbras*);

au v. 3, *praenuntia* peut provenir de Cicéron (*Phaen.* 33,66 S.), mais on trouve *praenuntius* chez Lucrèce (5,737), qui plus est en contexte printanier, comme chez Quintus;

au v. 4, si le tour *aestatis ... primordia pandunt* est en partie cicéronien (*Phaen.* 33,39 S.: *aestatis primordia*), il évoque aussi nettement *primordia pandam* (Lucr. 1,55, en fin de vers comme chez Quintus);

au v. 6, l'image *languificos ... Leo proflat ... calores* est très proche de *sol ... / ... suos effluit languidus ignis* (Lucr. 5,651–652)¹⁰;

au v. 7, *fugat orta uaporem* ressemble fort à *perfundat cuncta uapore* (5,595, en fin de vers comme chez Quintus)¹¹;

au v. 13, *rorans liquor* fait écho à *roremque liquoris* (Lucr. 1,771);

au v. 14, la fin d'hexamètre *lumina mundi* est certes cicéronienne par la présence de *lumina* au cinquième pied¹², mais la *iunctura* pourrait combiner souvenirs de Marcus (cf. *lumina caeli*¹³ ou *lumine mundum*¹⁴) et de Lucrèce (cf. *moenia mundi*¹⁵, *sidera mundi*¹⁶ ou *caerula mundi*¹⁷);

7 W. Wiemer, *Quintus Tullius Cicero*, Diss. Jena (Halle 1930) 8–12, analysant notre fragment, évoquait avec raison le nom de Lucrèce: «Er (sc. Quintus) las einst Lukrez, und obwohl er den Glanz seines Geistes anerkannte, vermisste er doch die ars, die systematische Kunstübung, welche die Dichtung in toto kunstreich disponiert» (p. 12: cette interprétation du jugement formulé par Quintus est différente de celle que j'adopterai plus loin); mais il n'a pas noté l'influence qu'a pu avoir sur Quintus l'auteur du *De rerum natura*. De son côté, Jonin, *op. cit.* (*supra* n. 3) 257–258 a observé, sans en inférer de conclusion spécifique, les similitudes entre les évocations des équinoxes chez Marcus, Quintus et Lucrèce.

8 Voir Soubiran, *op. cit.* (*supra* n. 5) 74–77.

9 Voir aussi Jonin, *op. cit.* (*supra* n. 3) 257–258 et Mamoojee, *op. cit.* (*supra* n. 1) 254.

10 Cf. encore 5,758 (*languidus ignis*).

11 Des vers 6–7 de Quintus, on rapprochera également Lucr. 5,567 (*calidum ... adflare uaporem*).

12 Voir Mamoojee, *op. cit.* (*supra* n. 1) 255, et son relevé *ibid.*

13 *Phaen.* 33,113 et 405 S.

14 *Phaen.* 33,237 et 306 S.

15 1,73; 3,16; 5,454; 6,123.

16 2,328; 5,433 (le vers immédiatement précédent se termine, lui, par *lumine largo*) et 514.

17 5,771.

au v. 15, *rota fulgida solis* est structurellement inspiré de *rota feruida solis* (Cic., *Phaen.* 33,281 S., en fin de vers comme chez Quintus); *solis ... rota* est toutefois attesté chez Lucrèce (5,564) et *fulgida*, adjectif rare à l'époque classique¹⁸, doit provenir du *De rerum natura* (3,363);

au v. 16, surtout, *simulacra feruntur* a une couleur indiscutablement lucrétienne (cf. 4,239.327.358; 6,76: *simulacra feruntur*, en fin de vers comme chez Quintus, et 4,164.176.210: *simulacra ferantur*, en fin de vers encore).

Plusieurs de ces *loci similes* sont alimentés, on l'aura remarqué, par le livre 5 du *De rerum natura*, où Lucrèce traitait plus spécifiquement de cosmologie et de phénomènes astronomiques. Un morceau figurant dans ce même chant 5, la «marche» des saisons des vv. 737–747, a pu suggérer à Quintus le mouvement d'ensemble du développement sur les douze signes zodiacaux (vv. 1–13) et l'idée d'évoquer une succession aussi régulière de phénomènes saisonniers. Les analogies sont plus particulièrement sensibles encore dans les vers consacrés aux signes zodiacaux de l'hiver:

*Pigra Sagittipotens iaculatur frigora terris,
Bruma gelu glacians iubar est spirans¹⁹ Capricorni,
Quam sequitur nebulas rorans liquor altus Aquari* (vv. 11–13 Blänsdorf).

Mamoojee a reconnu à juste titre dans les personnifications de ces signes l'influence des précisions ornementales des *Aratea* cicéroniens²⁰. Mais les trois vers offrent également des points communs évidents avec la fin de la «marche» lucrétienne des saisons:

*Tandem Bruma niues adfert pigrumque rigorem
Reddit Hiemps, sequitur crepitans hanc dentibus Algor* (5,746–747).

Même utilisation de l'adjectif *piger*, au sens actif de «qui engourdit»²¹ et comme épithète d'un substantif désignant le froid (*pigra ... frigora*, v. 11 et *pigrum ... rigorem*, v. 746); même insistance sur l'atmosphère glaciale; personnification identique de la *Bruma*, qui joue un rôle dynamique; succession comparable des personnages (*sequitur*, accompagné d'un participe présent et d'un pro-

18 Le *ThLL* s.v. n'en signale qu'un autre emploi (*Not. Tir.* 72,13).

19 Texte controversé: voir Courtney, *op. cit.* (*supra* n. 2) 179–180 et Blänsdorf, *op. cit.* (*supra* n. 2) 183.

20 *Op. cit.* (*supra* n. 1) 254–255. Pour le Sagittaire, cf. *Phaen.* 33,325 S. (*Sagittipotens dextra flexum tenet arcum*), mais déjà Arat., *Phaen.* 305–306 (μέγα τόξον ἀνέλκεται ... / Τοξεντής); pour le Capricorne, cf. *ibid.* 58–59 (*gelidum ualido de pectore frigus anhelans / Corpore semifero ... Capricornus*); pour le Verseau, cf. *ibid.* 274 (*gelidum riuum fundentis Aquari*; cf. 177: *gelido ... flumine fontis*); Manilius – souvenir de Quintus? – désignera le Verseau par la périphrase *rorantis Iuuenis* (5,487).

21 Par un procédé que l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* (4,43) appelle *denominatio* et que Diomède (*ap. G. L.* 1, 458,13–30 Keil) et Charisius (*Ars grammatica* 4,273) nomment *metonymia*; voir H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik* (Stuttgart³1990) 294 (*metonymia*). Cf. Tib. 1,2,29 (*pigra ... frigora*); Sen., *Med.* 736 (*pigri frigoris*); Mart. 4,3,4 (*pigro frigore*).

nom fém. sg. c. o. d., vv. 13 et 747); recours aux allitérations (*gelu glacians*, v. 12, qui évoque un grelottement, et v. 747 de Lucrèce)²². Quant aux réflexions que Quintus enchaîne directement à celles-ci (vv. 14–16) et qui visent les mouvements du soleil et de la lune, rien n'interdit de penser qu'elles trouvent leur origine dans la même section du livre 5 lucrétien, où le poète épicurien expose en réalité très longuement la nature et les phases de ces luminaires célestes (vv. 564–770).

Un tel faisceau de concordances est significatif et ne saurait être le fruit de la seule coïncidence: ces similitudes indiquent que, lorsqu'il rédigea ce poème, Quintus avait lu l'œuvre de Lucrèce. Or l'intérêt des frères Cicéron pour celle-ci est avéré: Marcus, ne l'oublions pas, fut le réviseur et l'éditeur du *De rerum natura*²³; par ailleurs, nous savons, grâce à une lettre de Marcus à Quintus, que ce dernier avait communiqué à son aîné dès février 54 av. J.-C. un jugement, apparemment favorable, sur le poème lucrétien: *Lucreti poemata ut scribis ita sunt, multis luminibus ingenii, multae tamen artis* (Q. fr. 2,9,3)²⁴.

D'aucuns pourraient préférer l'hypothèse inverse et postuler une influence de Quintus sur l'auteur du *De rerum natura*²⁵. Mais, parmi les analogies formelles recensées, il en est qui nous autorisent à écarter cette éventualité. Certaines expressions communes aux deux écrivains contiennent des mots inhérents au lexique technique et à la terminologie atomiste de Lucrèce: *primordia*, attesté certes dans les *Aratea*, mais profondément lucrétien²⁶, et *simulacra*²⁷; en outre, il est tout à fait improbable que le poète épicurien ait répété à l'envi la formule *simulacra feru/antur* si elle était un emprunt. J'ajouterai – c'est, il est vrai, un argument a silentio – que, si l'on sait de source sûre que Quintus a lu l'œuvre de Lucrèce, le contraire n'est pas assuré.

22 Mais le Cicéron des *Aratea* recourt aussi à ce procédé pour évoquer les effets du froid: *tum fixum tremulo quatiatur frigore corpus* (*Phaen.* 33,68 S.).

23 Voir e.g. A. Ernout, *Lucrèce. De la nature* I (Paris 1955) VII et Soubiran, *op. cit.* (*supra* n. 5) 2.

24 Cette phrase, plus spécialement l'emploi de *tamen*, a fait couler beaucoup d'encre. Néanmoins, il me paraît fondé de considérer avec P. Boyancé, *Lucrèce et l'épicurisme* (Paris 1963) 25 que Quintus n'avait pas émis de réserves à propos de Lucrèce et que *ut scribis ita sunt* vaut à la fois pour *multis luminibus ingenii* et pour *multae artis*; *tamen* s'explique ainsi: «Il convient de se souvenir combien pour Cicéron critique, il est rare qu'un orateur excelle dans toutes les parties de son œuvre, combien il est pénétré de la difficulté d'exceller également en tout. Qui a l'*ingenium*, risque d'être comme cet Ennius dont Ovide dira qu'il est *ingenio maximus, arte rudis* (*Trist.* 2,424). Or voilà que Lucrèce a l'un et que cependant il a aussi l'autre!» (*ibid.*). Sur la question, voir en particulier I. Trencsényi-Waldapfel, «Cicéron et Lucrèce», *AAntHung* 6 (1958) 334–351.

25 À propos des représentations des équinoxes chez Marcus et Quintus, Jonin, *op. cit.* (*supra* n. 3) 258 écrit: «Des expressions du même genre se retrouveront dans Lucrèce et dans Virgile.» Elle tient donc manifestement le *De rerum natura* pour postérieur à notre fragment.

26 Cf. e.g., parmi de multiples occurrences, 1,210.483.501.570.789.817.847; 2,84.121.379.414.567.696.796.854.979,1007; 3,262.372.392; 4,45.111.120; 5,187.195.419; 6,235.871.

27 Cf. encore e.g. 2,324; 4,34.39.99.154.257.303.346.600.755.792.881.977; 5,62.75.

En conclusion, nous pouvons désormais admettre que le poème fragmentaire de Quintus présuppose non seulement la connaissance des *Aratea* de son frère Marcus (élaborés *ca.* 90/89), mais aussi une lecture du *De rerum natura* (opérée dès avant février 54) et, en particulier, des développements cosmologiques et astronomiques du livre 5. Il est, du reste, absolument naturel que ces vers et leur contenu aient retenu l'attention de Quintus au moment où il composait ou s'apprêtait à composer une œuvre consacrée à un sujet comparable.